

Ariane Charton

Marie d'Agoult
et Franz Liszt

Un amour romantique



*« Marie, Marie, apprends-moi la langue
si mystérieuse de ton âme,
fais que nous nous parlions pendant notre
sommeil,
et que nos entrailles émues s'entre-répondent
sans aucun signe extérieur. »¹*

*« Encore une fois j'ai beaucoup souffert,
encore une fois vous ne vous en êtes pas douté...
ainsi va la vie entre ceux qui s'aiment... »²*

¹ Liszt à Marie d'Agoult, Lyon, 1^{er} mai 1836, in *Correspondance*, Franz Liszt/Marie d'Agoult, éditions Fayard, 2001, p. 225.

² Marie d'Agoult à Franz Liszt, Fontainebleau, 17 septembre 1840, *ibid.*, p. 641.

Introduction

Les grands romans d'amour et les plus beaux portraits de femmes amoureuses ont été écrits par des hommes. Curieusement, très peu de femmes de lettres, en dehors de textes autobiographiques, ont décrit la passion féminine ou ont élevé l'homme aimé au rang d'idole comme l'ont fait poètes et romanciers pour célébrer la femme de leur vie.

Très peu de romans d'amour écrits par des femmes sont considérés comme des chefs-d'œuvre et ont frappé les esprits. *La Princesse de Clèves* fait presque figure d'exception... à tel point qu'on a longtemps prétendu que La Rochefoucauld était le véritable auteur. Si Madame de Lafayette a bien écrit ce roman, on ne peut nier toutefois l'influence morale et intellectuelle de son ami. Du reste, *La Princesse de Clèves* est un roman où la passion reste platonique, un roman psychologique dans lequel Madame de Lafayette s'attache à décrire les sentiments de la princesse mais aussi de tous les personnages importants qui l'entourent.

Est-ce que les femmes ne sont pas capables ou n'osent pas écrire ces récits d'amour fou comme *Anna Karénine*, *Aurélien* ou *Les Lettres d'une religieuse portugaise* ? Pourquoi les hommes décrivent avec plus d'acuité les passions féminines comme Stefan Zweig dans la *Lettre d'une inconnue*, Balzac dans *La Cousine Bette*, Albert Cohen dans *Belle du Seigneur*, Flaubert dans *Madame Bovary*, pour ne citer que quelques exemples ? Pourquoi *Corinne ou l'Italie* de la si intelligente et si fine Mme de Staël ne fait-elle pas le poids face à *Adolphe* écrit par son amant Benjamin Constant ?

Même George Sand, en racontant des histoires d'amour, se met autant à la place de la femme que de l'homme. Seul *Indiana*, reflet de sa propre expérience, met vraiment en valeur le cœur féminin. Ce premier roman, certes réussi, reste assez peu lu et n'a pas contribué à faire entrer Sand dans la postérité à la différence de la *Mare au diable* ou de *La Petite Fadette*.

Les seules œuvres littéraires de femmes qui soient équivalentes à un grand roman d'amour sont des journaux intimes ou des lettres qui ne sont pas écrits pour le public mais pour le tendre ami de leur cœur. Ce sont des documents rédigés dans le feu de la passion, non destinés à la publication (ou en tout cas bien plus tard). Sand, quand elle écrit à Musset ou rédige ce journal qu'elle lui destine, ne prend pas la plume pour se voir publiée dans la *Revue des Deux*

Mondes. Sans doute pense-t-elle que cela pourrait paraître un jour mais après sa mort et sans même être certaine que ces pages ne seront pas détruites. La démarche de George Sand est alors celle d'une Juliette Drouet ou d'une Marie Dorval : non celle d'une romancière mais d'une amoureuse vivant sa passion en écrivant à l'être aimé.

Et pourtant, bien des femmes de lettres, des artistes et des intellectuelles ont connu une ou plusieurs grandes passions dans leur existence. On devine même combien l'amour a rempli leur vie, parfois même beaucoup plus que celle de leur amant... C'est bien le cas chez Marie d'Agoult.

La comtesse d'Agoult a tenté de décrire la passion amoureuse dans *Nélida*. Mais il s'agit moins d'un roman d'amour que du parcours sentimental d'une femme romantique inspirée par l'expérience de l'auteur et une certaine amertume. En effet, même si *Nélida* n'est pas réductible à un règlement de compte contre Liszt comme on l'a dit souvent, on ne peut nier que Daniel Stern, pseudonyme de Marie d'Agoult, a rédigé son livre à un moment où elle nourrissait bien des rancœurs contre son ex-amant. L'homme aimé, dans son ouvrage, apparaît sous un jour assez sombre et peu flatteur.

Le grand roman d'amour de Marie d'Agoult, c'est sa vie et tous les écrits intimes qui en découlent (lettres, journaux, mémoires). Ce sont ces documents, d'une réelle valeur littéraire, qui nous permettent de

suivre la comtesse au fil de ses années de passion et de nous attacher à elle.

Dans la passion, les femmes sont plus secrètes et plus renfermées. L'amour s'apparente davantage chez elles à de la persévérance. Rien d'étonnant, dès lors, qu'elles préfèrent souvent le quotidien à l'exceptionnel et soient tentées par la solitude à deux, censée protéger leur amour des attaques de la société. Rien d'étonnant non plus qu'elles aiment, en cas d'éloignement, entretenir un dialogue épistolaire quotidien avec leur amant.

L'homme, au contraire, se passe moins facilement ou moins longtemps du contact avec le monde. Liszt a eu du bonheur à vivre seul avec Marie d'Agoult mais il n'était pas aussi exclusif qu'elle. Le musicien avait aussi besoin de se frotter à la société, de jouer en public et d'être applaudi. Il ne dénigrait pas les aventures de passage quand il était sans sa maîtresse. La solitude à deux finit par emprisonner l'homme, il a besoin d'en sortir pour assurer sa position sociale, pour être reconnu, pour renouer avec l'aventure du monde.

Albert Cohen l'a montré dans *Belle du Seigneur* quand Solal et Ariane vivent en vase clos : le tête-à-tête perpétuel finit par rendre l'autre et son amour insupportables et celui qui ne le supporte pas c'est Solal.

En outre, l'homme a le désir de prendre le monde à témoin de ses sentiments. Il les exprime avec plus de

force mais irrégulièrement. Cette différence de rythme et de ressenti donne à la passion toute sa richesse mais fait naître aussi peines et malentendus.

Même si la passion de Marie d'Agoult pour Liszt doit, bien sûr, être replacée dans son contexte : l'Europe de l'époque romantique, cet amour à la fois sensuel et très intellectuel, qu'on peut suivre à travers les *Mémoires* de la comtesse et la correspondance entre les amants, dépasse le cadre du XIX^e siècle et reflète bien ce qui caractérise les grandes passions amoureuses en général.

Avec le personnage de Marie d'Agoult, c'est bien la passion amoureuse vécue par une femme qui se découvre sous nos yeux. Il semble dès lors qu'en parlant d'elle, de ses sentiments amoureux, de ses souffrances intimes et de Liszt, l'homme qui a le plus compté dans sa vie, Marie d'Agoult, née il y a un peu plus de deux cents ans, parle de toutes les femmes, celles de son temps mais aussi celles d'aujourd'hui qui se reconnaîtront dans ses réactions.

Le caractère instable et complexe de Marie d'Agoult rend son histoire et sa personnalité d'autant plus fascinantes. En étudiant sa vie, en lisant ses écrits, elle apparaît tantôt bouleversante et passionnante, tantôt froide et orgueilleuse.

Elle fut par exemple sincèrement républicaine tout en restant influencée par ses préjugés d'aristocrate. Quant à sa fibre maternelle ou plutôt sa supposée absence d'instinct maternel, elle a fait couler beaucoup

d'encre. En fait, Marie d'Agoult s'est comportée avec ses filles comme elle l'a fait dans son amour pour Liszt et son amitié avec Sand : de façon passionnelle. Elle a adoré ses filles les unes après les autres, d'abord Louise, puis Blandine, Cosima et Claire. Son attitude, si elle est bien discutable souvent, est exactement le contraire de l'indifférence qu'on lui a prêté. Là encore elle a souffert de la comparaison avec George Sand qui emmenait Maurice et Solange presque partout avec elle et avec Hortense Allart qui affichait avec fierté ses deux fils naturels, les allaitait au regard de tous et ne voyageait jamais sans eux.

Cette comtesse est si pleine de contradictions que les sentiments qu'elles inspirent sont toujours ambivalents. Elle a osé aimer et défier la société dans laquelle elle était née pour vivre avec un musicien roturier et de six ans son cadet. Pourtant, elle manqua constamment de confiance en elle et semblait toujours insaisissable.

En outre, on est tenté d'excuser Marie d'Agoult d'avoir été une mère instable, une maîtresse parfois excessive et hypersensible à cause de sa maladie psychique qui la menait parfois à se conduire de manière étrange. On a d'autant plus envie de prendre sa défense lorsqu'on lit les propos sévères à son sujet, notamment de la part de certains biographes de Liszt. Il semble qu'encore aujourd'hui elle paye d'avoir osé écrire *Nélida*, d'avoir osé « caricaturé » le grand Liszt. Être un génie n'est pas une excuse et Liszt a eu lui

aussi des torts et ne s'est pas toujours bien comporté avec sa maîtresse et leurs enfants.

Sans cacher ses défauts, il est donc bien temps de réhabiliter la comtesse d'Agoult et de donner à la longue liaison entre Liszt et elle la grande place qu'elle mérite dans la vie du musicien. En effet, si son nom survit grâce à Liszt, Marie d'Agoult a su inspirer au compositeurs sentiments et œuvres musicales qui le grandirent et contribuèrent également à sa réputation.

Pour brosser le portrait de cette femme qui nous est bien plus proche qu'on ne le croit et revenir sur une des plus célèbres liaisons de l'époque romantique, quel document plus précieux et révélateur que la correspondance que les amants ont entretenue ? Elle est le reflet le plus fidèle de cette passion riche et tourmentée.

Aujourd'hui, nous disposons d'un ensemble de cinq cent soixante et une lettres. Lorsqu'ils se séparèrent, au printemps 1844, Liszt rendit les lettres que Marie d'Agoult lui avait écrites et qu'il possédait encore. Il refusa qu'elle lui redonnât les siennes. La comtesse les classa, en censura certaines, en détruisit d'autres. Il nous reste beaucoup plus de lettres de Liszt que de Marie d'Agoult alors qu'il semble que les échanges étaient réguliers et qu'une lettre de l'un répondait à une lettre de l'autre. Le compositeur avoua avoir égaré des lettres au cours de ses tournées et peut-être en détruisit certaines au lieu de les rendre.

Leur petit-fils, l'enfant de Blandine, Daniel Ollivier, rassembla et publia leur correspondance en 1933-1934. En 2001 Serge Gut et Jacqueline Bellas firent paraître une nouvelle et remarquable édition³ plus riche en lettres, plus précise, annotée avec soin, sans parti pris et avec le plus d'exhaustivité possible.

Nous avons conservé leur règle de transcription : les mots en italique signifient qu'ils ont été soulignés. Les mots en italique et soulignés signifient qu'ils ont été doublement soulignés.

³ *Correspondance*, Franz Liszt/Marie d'Agoult, éditions Fayard, 2001.

Chapitre 1

1 – Origines et hérédités

Marie d'Agoult est née d'un père français, le comte de Flavigny et d'une mère allemande, Maria Elisabeth Bethmann.

Issu d'une vieille famille de Picardie, le comte Alexandre de Flavigny, né en 1770, était un officier sans grande fortune. La Révolution ruina ses rêves de carrière militaire et le contraignit à prendre le chemin de l'exil. Le prince de La Trémoille, qui devait lever un régiment pour l'armée de Condé, le nomma lieutenant-colonel. Le comte de Flavigny se retrouva alors à Francfort où il y rencontra Maria Elisabeth Bethmann, de deux ans sa cadette. Fille d'un banquier protestant, veuve à dix-neuf ans, elle avait eu de son premier mariage, une fille, Auguste⁴.

⁴ Auguste est un prénom féminin en allemand. Auguste était née le 1^{er} janvier 1791 à Francfort.

Elisabeth s'éprit vite de cet aristocrate français désargenté et catholique. Mais sa famille ne voyait en lui qu'un coureur de dot et un ennemi. La jeune veuve de vingt-cinq ans à peine, à la façon d'une héroïne stendhalienne, rejoignit le comte de Flavigny dans sa cellule. Par cet acte, elle se compromettait suffisamment pour obtenir le consentement de ses parents. Le mariage fut célébré le 29 septembre 1797.

Mais Mme de Flavigny oublia sans doute ce passé aventureux lorsqu'elle condamna la fuite de sa fille avec Franz Liszt. « Sa passion pour mon père l'avait jetée un jour dans la révolte, mais ce n'avait été là qu'une fougue passagère et elle était vite rentrée dans l'ordre et la règle. »⁵

Il semble toutefois que la folie inspirée par la passion amoureuse soit héréditaire dans la famille maternelle de la future Marie d'Agoult. A seize ans, sa demi-sœur, Auguste, obligea le poète Clemens Brentano à l'épouser en montant avec lui dans une voiture avec deux témoins après avoir préparé la cérémonie. Le mariage s'avéra un tel désastre qu'il fut annulé en 1814 par l'archevêque de Ratisbonne. Auguste se remaria avec un bourgeois de Strasbourg fortuné, Johann Ehrmann, et eut deux enfants. Mais cette vie tranquille ne la guérit pas de ses troubles mentaux. Elle finit par se jeter dans le Main en avril

⁵ *Mémoires*, Premières années, chapitre XIII, in *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, « Le Temps retrouvé », Mercure de France, 2007, p. 164.

1832 à l'âge de quarante et un ans. Son fils aîné, Maurice, se suicida à cinquante-trois ans. Son cadet, Léon, tenta de se noyer dans la Seine et mourut à Athènes de phtisie à l'âge de vingt-trois ans. Une cousine d'Auguste et de Marie d'Agoult se tira une balle dans la tête.

Les deux filles naturelles de Marie d'Agoult, Blandine et Cosima Liszt, manifestèrent également une certaine instabilité. Blandine, adolescente fragile, annonça un jour à table qu'elle allait se jeter par la fenêtre. Elle épousa Emile Ollivier et mourut prématurément après avoir mis au monde leur fils Daniel. Quant à Cosima, on sait qu'elle quitta à grand fracas son mari, le musicien allemand Hans von Bülow, pour Wagner dont elle eut trois enfants.

Enfin, Claire d'Agoult, la seconde fille légitime de Marie, fut également touchée par cet héritage maternel. Elle quitta son époux, finit par obtenir le divorce après maintes disputes et vécut au grand jour avec son amant, un médecin, tout en menant une carrière de peintre.

2 – L'enfance de Marie de Flavigny

Née dans la nuit du 30 au 31 décembre 1805, à Francfort, Marie Catherine Sophie de Flavigny était le troisième enfant du comte et de la comtesse de Flavigny. Leur premier fils, Edouard, né en 1798, mourut à six ans. Maurice, lui, vit le jour à Vienne en 1799. Peu après la naissance de leur fille, le comte et la

comtesse de Flavigny revinrent en France et Marie vécut une grande partie de son enfance à Paris et en Touraine, dans la propriété du Mortier.

Comme George Sand, née également d'un mariage d'amour et élevée en partie à Nohant, dans le Berry, les premières années de Marie de Flavigny furent bercées par l'affection de ses parents et les joies des séjours à la campagne.

« Mes parents m'avaient en prédilection. Douée comme je l'étais d'une humeur douce et d'une gentillesse enfantine qui m'attiraient toutes les bienveillances, je ne me rappelle de ces premières années que des images de paix. Jamais un châtiment, aucun reproche. [... D]es fleurs et des fruits à profusion, des animaux familiers, de petits amis villageois, le plein air et la pleine liberté dans une riante campagne, tel revit en moi le tableau de mon enfance. »⁶

Outre le jardinage, Marie de Flavigny aimait la pêche et la chasse qu'elle pratiquait en compagnie de son père. Le contact avec la faune et la flore forma son esprit autant que les livres et furent les premiers éléments vers lesquels elle porta ses affections passionnées. Elle évoqua ainsi dans ses *Mémoires* les hortensias fleurissant aux pieds des deux marronniers au bout du jardin et où son père aimait s'installer pour lire. « Je passais des heures entières à lisser le

⁶ *Mémoires*, Premières années, chapitre II, in *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 49.

sable ; j'arrachais avec un soin minutieux la plus imperceptible mauvaise herbe ».⁷

Cette passion qu'elle mettait dans le moindre de ses sentiments se manifesta encore davantage à l'égard de la jeune et sauvage Diane qui avait pour mère la belle chienne d'arrêt de son père.

« Elle n'avait aucun talent, n'ayant pas reçu d'éducation ; elle était très peu soignée, comme on peut croire, dans son habitation sylvaine. Mais elle m'aimait ; elle m'aimait moi seule ; elle n'appartenait qu'à moi. A mes yeux, cela lui tenait lieu de tout, et me la rendait chère au-dessus de tout. »

« Ce besoin d'exclusion, ce besoin d'être aimée sans partage a dominé tous les sentiments de ma vie. »

« Je n'ai jamais joui pleinement d'une affection, amour, amitié, maternité même, dès qu'il m'a fallu voir avec certitude que je ne la sentais pas, que je ne l'inspirais pas absolue. »⁸

Marie fera allusion, non sans mélancolie, à cette enfance à la campagne dans *Lettres écrites d'une cellule*, rédigées en octobre et novembre 1841 et au début de l'année 1843. Elle revenait à son enfance alors qu'elle vivait une période assez sombre, au moment où sa liaison avec Liszt était en pleine agonie.

Dans ses *Mémoires*, Marie de Flavigny s'attarda sur les bonheurs de ses jeunes années comme le firent

⁷ *Lettres écrites d'une cellule*, in *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 670.

⁸ *Mémoires*, Premières années, chapitre VI, in *Mémoires...*, *op. cit.*, pp. 89-90.

beaucoup d'écrivains de cette génération romantique influencée par Jean-Jacques Rousseau. L'enfance était considérée comme un âge d'or et la nature comme un moyen de former sa sensibilité loin des perversions de la société. Hortense Allart, au début des *Enchantements de Prudence*, évoque aussi ses séjours à la campagne auprès de sa protectrice, Laure de Saint-Jean d'Angely. Quant à George Sand, la nature, notamment la vallée Noire qui entourait sa propriété de Nohant lui apparut dès l'enfance comme un refuge.

Comme Sand, Marie de Flavigny fut également très proche de son père qu'elle perdit moins prématurément que George Sand :

« Mon père fut la première passion, conséquemment la première souffrance de ma vie. [...] Le noble visage de mon père, ses grands traits, sa grande taille, son grand air m'imposaient en me captivant. [...] »

« J'étais fière aussi de la prédilection que ce père admiré marquait pour moi en toutes choses [...]. »

« Tout l'intérêt de mes journées venait de lui. »⁹

« [M]es premiers souvenirs, en me revenant à l'esprit, vont d'eux-mêmes se grouper autour de la grande figure de mon père. Avant toute autre chose au monde, je l'aimais, je l'admirais, et c'est à lui que je rapporte, avec la plus vive tendresse, toutes les émotions, toutes les imaginations heureuses de mon

⁹ Version de 1856 d'un passage des *Mémoires*, in *Mémoires...*, *op. cit.*, pp. 730-731

heureuse enfance. [...] Sa taille était haute, son air noble ; et dans tout son aspect on n'aurait su dire ce qui l'emportait de la force ou de la grâce. [...] Je ne me lassais pas de regarder mon père, et quand un étranger remarquait que nous nous ressemblions, j'en avais de la joie pour tout le jour. »¹⁰

Marie de Flavigny reçut une éducation à la fois libre, riche et sérieuse grâce à son père, un fils des Lumières qui appréciait particulièrement Horace, Ovide ou encore Rabelais et Voltaire mais aussi grâce à sa mère qui lui transmit sa culture germanique à travers des lectures et le piano.

« [A]u plus loin que remonte ma mémoire, je me vois telle que je suis restée toute ma vie : à la fois Allemande et Française par le sang, par la nourriture du corps et de l'esprit ; sensible aux beautés de Schiller et de Mozart comme à celles de Molière et de Voltaire [...] je ne me suis jamais sentie, à bien dire, ni française ni allemande entièrement ; mais comme à part, isolée, un peu étrangère, aussi bien dans le pays où j'ai vu le jour que dans celui où la destinée m'a fait vivre... »¹¹

Marie d'Agoult se sentit toujours tiraillée entre ces deux pays même si cette double culture contribua aussi à enrichir son esprit et à faire d'elle une véritable européenne.

¹⁰ *Mémoires*, Premières années, chapitres I et II, *ibid*, p. 33 et 45.

¹¹ *Mémoires*, Premières années, chapitre III, *ibid*, p. 57.

En considérant l'esprit de la comtesse, on serait pourtant tenté de dire que la part germanique prit vite le dessus car son caractère la portait davantage à une mélancolie goethéenne qu'à une ironie et une gaieté voltairiennes. Elle avait cependant beaucoup de répartie dans les discussions de salon et ses livres de réflexions morales et politiques sont aussi influencés par l'esprit français.

La jeune fille faisait ses devoirs dans un « petit *boudoir* » qui comprenait une bibliothèque vitrée. Les livres qui étaient rassemblés lui étaient interdits mais après maintes hésitations, elle se décida pourtant à ouvrir la bibliothèque, la clef étant restée sur la porte. Elle lut ainsi en cachette bon nombre de romans du XVIII^e siècle comme *Le Diable amoureux* ou les récits noirs et gothiques d'Ann Radcliffe. Un jour, la clef fut retirée sans qu'on lui fasse le moindre reproche.

Marie de Falvigny apprit le piano ainsi que le solfège et l'harmonie d'abord auprès de sa mère, excellente musicienne et ancienne élève de Ferdinando Paër¹², puis avec un professeur. Pour achever son éducation de jeune fille de la noblesse dans la plus pure tradition, Marie suivit des cours de danse et d'escrime afin de développer sa force physique et son maintien.

¹² Compositeur italien né en 1771 et auteur de plus de cinquante opéras. Admiré par Napoléon, il fut nommé directeur du théâtre italien de Paris. Il fut ensuite maître de chapelle du roi Louis-Philippe, professeur au Conservatoire et donna des leçons de composition à Liszt. Il mourut en 1839 à Paris.